

# *I Am Woman* de Lee Maracle

## Traduire entre les cultures et les contextes de sens\*

Julie Perreault, Université d'Ottawa et Université de Montréal

Je présente ici la traduction d'un extrait du livre de Lee Maracle, *I Am Woman: A Native Perspective on Sociology and Feminism* (*Je suis femme: point de vue d'une Autochtone sur la sociologie et le féminisme*)<sup>1</sup>. Cet essai critique, qui est l'œuvre d'une romancière autochtone bien connue, comporte une dimension littéraire importante en dépit de ses visées politiques. La traduction de ce texte s'inscrit dans un parcours de recherche personnel qui m'a amené à m'intéresser au discours des femmes et des féministes autochtones. Après une brève présentation de l'auteure et du contexte de production de l'œuvre, j'explique mon cadre théorique, c'est-à-dire mon approche du problème en référence aux recherches antérieures, ainsi que l'*ethos* et la position de traduction retenus. Ces deux derniers éléments renvoient respectivement à la dimension éthique et aux considérations pratiques liés à l'interprétation du texte. L'extrait choisi et sa traduction se trouvent en appendice.

### L'auteure, l'œuvre et le champ littéraire

Née le 2 juillet 1950, Lee Maracle est membre de la nation Stó:lō en Colombie-Britannique. Elle est à la fois écrivaine, professeure, oratrice (*story teller*), traditionaliste, mère et grand-mère de quatre enfants et de quatre petits-enfants. Son œuvre, qui compte de nombreux romans et essais, ainsi qu'un recueil de poésie, s'inscrit

---

\* Je tiens à remercier Solange Beaulieu, chargée de cours à l'Université de Montréal, pour son enseignement et ses conseils pour la traduction de ce texte.

<sup>1</sup> Lee Maracle, *I Am Woman: A Native Perspective on Sociology and Feminism* [1988], Vancouver, Press Gang, 1996.

---

### Résumé

Ce texte présente la traduction d'un extrait du livre *I am Women: A Native Perspective on Sociology and Feminism*, de l'auteure Stó:lō Lee Maracle. L'extrait traduit est tiré du troisième chapitre, lequel aborde les questions de l'homosexualité et de la violence envers les femmes dans les communautés autochtones. L'auteure explique que l'homophobie n'est qu'une autre forme de la violence que les femmes subissent au quotidien et doit donc être dénoncée. Elle s'étonne en fait que l'on puisse porter un jugement sur l'objet de l'amour – « l'amour ne va-t-il pas de soi? », comme le suggère le titre du chapitre – et soutient qu'une telle vision du monde est le témoin des schèmes de pensée coloniaux. Je présente l'extrait original ainsi que sa traduction accompagnée d'un texte de présentation qui explique ma démarche théorique et discute des difficultés de traduction particulières au texte.

---

dans une littérature autochtone contemporaine bien vivante depuis la fin des années 1960. Née sur la côte ouest des États-Unis, en plein cœur du mouvement pour la reconnaissance des droits civils, portée par des auteurs tels Vine Deloria Jr.<sup>2</sup> et Lesli Marmon Silko<sup>3</sup>, cette littérature s'est vite développée à travers l'Amérique du Nord avant de rejoindre le Canada. De nombreux auteurs et auteures y ont œuvré depuis, et ce, dans différents champs, allant du roman au théâtre et à la poésie, en passant par l'essai politique, l'histoire et l'anthropologie. Principalement de langue anglaise, ce mouvement littéraire demeure toutefois circonscrit par son contexte linguistique et tarde à s'imposer au Québec. La traduction du livre de Maracle trouve ainsi place dans le cadre d'un travail plus large et fortement attendu.

Œuvre de résistance, la littérature autochtone contemporaine se caractérise dès le départ par ses fonctions éthiques et politiques, entreprise à la fois de revitalisation culturelle, de décolonisation et de guérison. *I Am Woman* n'y fait pas exception. L'essai de Maracle se situe de surcroît au point de jonction de trois domaines critiques : la littérature, les études coloniales et les études féministes. La force

---

<sup>2</sup> Vine Deloria Jr., *God is Red: A Native View on Religion*, New York, Grosset & Dunlap, 1973.

<sup>3</sup> Leslie Marmon Silko, *Ceremony*, Londres, Penguin Books, 1977.

poétique de l'œuvre se double ainsi d'une charge politique hétérogène et intersectionnelle dont la traduction doit nécessairement tenir compte. De plus, elle s'inscrit dans un contexte linguistique spécifique à la littérature autochtone contemporaine, laquelle tente de rendre en anglais (une langue coloniale) des idées, des valeurs et des problématiques propres à des langues et des cultures autochtones multiples, affectées à différents degrés par la colonisation. De nombreux auteurs et auteures autochtones, bien qu'écrivant dans une langue coloniale, ont grandi dans des contextes traditionnels<sup>4</sup>, s'en emparent ou s'en inspirent, et désirent les remettre à l'avant-plan de leur discours. Si elles ou ils ne maîtrisent pas tous avec la même aisance les langues autochtones, leur travail n'en demeure pas moins marqué par les symboles, les visions du monde et les structures linguistiques qui les caractérisent. Ce contexte linguistique s'ajoute donc à la charge politique mentionnée plus haut, et on peut même dire qu'il en fait partie. Il s'agit d'une difficulté supplémentaire et d'un problème de traductologie que peu d'analystes ont exploré jusqu'à présent (en fait, je n'en connais aucun). En ce sens, le cadre théorique demeure à construire.

Comme je l'ai déjà mentionné, l'essai de Maracle explore en outre une dimension féminine, voire féministe, de cette entreprise de résistance. Les sujets du livre, qui s'intéresse pour l'essentiel à la violence faite aux femmes autochtones et à leur place dans la colonisation et la décolonisation, sont lourds d'une expérience historique qui commence à peine à être comprise<sup>5</sup>. Les extraits choisis pour la traduction sont issus du troisième chapitre, intitulé « *Isn't Love a Given?* » (L'amour ne va-t-il pas de soi?). Celui-ci aborde les enjeux du lesbianisme, de l'amour et de la violence associée dans

un langage direct, oral et poétique, quoique souvent ironique. Le discours de l'auteure prend de ce fait un ton bien particulier, lequel ajoute une difficulté de traduction supplémentaire et particulière au livre. Son langage exprime un jeu des émotions qui se déploie paradoxalement entre le « dit sans ambages » et le silence qu'il contient. Ce procédé m'apparaît essentiel au propos, présent pour rendre supportable l'insupportable sans atténuer la charge critique et politique du texte. Il sera donc important de respecter et de chercher à traduire cette composante intégrante de l'expérience de lecture, d'autant plus que Maracle affirme s'adresser avant tout aux femmes autochtones, celles qui subissent la violence sexuelle et raciale, et qui sont donc plus vulnérables face à son discours<sup>6</sup>.

### Cadre théorique et *ethos* de traduction

Comme je l'ai précisé plus haut, je n'ai pas réussi à trouver, dans la littérature existante, de cadre théorique spécifique ou unique capable de traiter l'ensemble de ces problèmes de traduction. Pour cette raison, les analyses proposées ici prennent davantage la forme d'un *bricolage*, concept emprunté à l'anthropologue Claude Lévi-Strauss dans *La pensée sauvage*. Celui-ci nous invite en somme à « s'arranger avec les "moyens du bord" », c'est-à-dire à construire nos cadres théoriques à partir de ce qui est disponible<sup>7</sup>. Trois perspectives m'ont semblé pertinentes pour construire un tel cadre : l'approche sociologique de Jean-Marc Gouanvic<sup>8</sup>, la sociocritique et les approches postcoloniales<sup>9</sup>, à quoi j'ajouterai enfin ma propre position de traduction.

Expliquons d'abord l'*ethos* qui a guidé le choix de ces trois approches. Le contexte postcolonial de production de l'œuvre m'oblige dans un premier temps à adopter une posture éthique et

<sup>4</sup> Notons que la notion de « tradition » ne renvoie pas ici à un passé perdu, mais plutôt à une forme culturelle particulière, vivante et en constante évolution. L'espace manque pour approfondir la signification de ce concept; mentionnons toutefois son attachement à des cultures orales et à la vie sur le territoire.

<sup>5</sup> Pour une rétrospective en français des thèses articulées par un mouvement féministe autochtone naissant en Amérique du Nord, voir Julie Perreault, « La violence intersectionnelle dans la pensée féministe autochtone contemporaine », *Recherches féministes*, vol. 1, n° 2, 2015, 33-52.

<sup>6</sup> Lee Maracle, *I Am Woman*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>7</sup> Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 31.

<sup>8</sup> Jean-Marc Gouanvic, « Ethos, éthique et traduction : vers une communauté de destin dans les cultures », *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction*, vol. 14, n° 2, 2001.

<sup>9</sup> Annie Brisset, « Cultural Perspectives on Translation », *International Social Science Journal*, vol. 61, n° 199, 2010.

politique qu'on pourrait qualifier *d'herméneutique de la résistance*, celle-ci visant à comprendre et à traduire au plus près les fonctions politiques de réappropriation et de guérison du texte source. Il m'a semblé opportun, dans le cas présent, de préserver le ton, les éléments culturels et les dimensions décoloniales du texte de Maracle. Or, cette seule tâche s'est avérée plus difficile que prévu, la particularité du ton, surtout, y jouant pour beaucoup. Plusieurs passages de l'extrait retenu présentent une stratégie ironique particulière, par laquelle l'auteure combine la charge violente ou *transgressive* du propos et l'utilisation de la *poétique*, dans le but évident d'atténuer la brutalité du dire sans en réduire la force. L'extrait suivant, qui décrit une scène de viol conjugal, en constitue un bon exemple :

That there is violence in North American homes is taken for granted: "Everyone knocks the wife around once in a while." And does anyone want to admit that very often after a beating on a drunken Friday, a woman is expected to open up to further scorn by moaning and groaning happy sounds while the man who beat her helps himself to her body?<sup>10</sup>

Si Maracle crée ici une image sans la nommer (stratégie poétique), elle parle aussi d'une réalité dans laquelle beaucoup de femmes autochtones se reconnaîtront sans oser en parler (stratégie de transgression). Le langage direct côtoie dans ces quelques lignes une critique de l'insupportable – l'expérience du viol et de sa banalisation – qui nous est rendue tolérable par le chemin de la poésie. Se mêlent ici les fonctions critiques et d'espoir d'un livre dont le langage *doit* être cru, puisqu'il rend compte d'une réalité cruelle. Je n'ai pas réussi à rendre l'image du viol au même endroit dans la phrase (*to open up to further scorn*). Une traduction directe, du style « ouvrir les jambes », aurait perdu de vue la dimension ironique, et donc l'efficace du propos. J'ai préféré reconstruire l'image à la fin de la phrase en évoquant l'idée d'« appropriation », un terme qui fait par ailleurs écho à l'espace colonial critiqué en filigrane :

Et qui reconnaîtra le mépris redoublé de celle de qui l'on exige encore, un vendredi trop arrosé, de gémir en souriant tandis que l'homme qui vient de la battre *s'approprie librement son corps?*

Comme il advient souvent dans la traduction de la poésie, il a donc fallu accepter de transformer le texte pour rendre le ton dans la langue d'arrivée. Pour cela, une approche éthique demandant de coller à la littéralité du texte, comme celle d'Antoine Berman par exemple (Gouanvic 2010), n'aurait pas été adéquate. Or, il demeure aussi important de ne pas tirer abusivement le texte et ses procédés à l'extérieur des cadres culturels qui le structurent – un danger toujours constant et sans doute impossible à éviter totalement. Pour l'atténuer, il est évident qu'une connaissance approfondie des contextes *entre lesquels* le texte se déploie est primordiale, par quoi j'entend : l'histoire coloniale, les cultures autochtones (et si possible une langue), le féminisme et les écrits des femmes autochtones, la pensée et la littérature postcoloniale américaine. Une certaine connaissance du contexte autochtone de réception au Québec pourrait aussi s'avérer nécessaire, puisque, dans le respect de l'intention de l'auteure, il constitue le public cible le plus naturel.

Le cadre théorique sociologique proposé par Jean-Marc Gouanvic me semble le plus adéquat pour répondre à ces impératifs, et cela bien qu'il n'aborde pas directement la composante coloniale ou interculturelle. La notion de *champs* en particulier nous invite à acquérir une connaissance approfondie des discours et des contextes historiques qui entourent l'œuvre, une démarche que je juge essentielle pour saisir les dimensions holistes et extratextuelles du texte source. La notion d'« homologie » paraît aussi répondre aux besoins d'adaptation du texte, tel que l'exemple ci-dessus l'a démontré. Comme le suppose Gouanvic, la signifiante ne saurait se limiter ici à la seule « texture [de] l'original »<sup>11</sup>, les procédés discursifs et les *mises en tension* jouant un rôle fondamental dans la transmission de l'expérience langagière :

La traduction est une entreprise de déshistoricisation par rapport au champ source, la traduction scotomisant le texte

<sup>10</sup> Lee Maracle, *I Am Woman*, *op. cit.*, p. 23. Je souligne.

<sup>11</sup> Jean-Marc Gouanvic, « Ethos, éthique et traduction », *loc. cit.*, p. 38.

traduit par rapport aux enjeux qui ont présidé à son émergence dans le champ source. Mais c'est également et surtout une entreprise de réhistoricisation par rapport au champ cible de traduction, *la réhistoricisation se construisant à partir des simulacres de tensions du texte source*. Le texte traduit est alors censé produire un discours homologue au texte source, transportant le lecteur cible dans l'altérité du texte cible, homologue à l'altérité du texte source<sup>12</sup>.

La notion d'« altérité » invoquée dans ce passage m'amène enfin vers les deux derniers cadres d'analyse qu'il m'a semblé pertinent de mobiliser pour le présent texte, soit la sociocritique et les approches postcoloniales. Inspirée des travaux de Michel Foucault en philosophie et de Marc Angenot en histoire des idées, la première approche, fondée sur la notion d'intertextualité, s'intéresse à l'interaction des discours à l'intérieur du texte<sup>13</sup>. Suivant ce cadre, il sera utile de voir l'œuvre à traduire non pas comme un texte unique, mais comme plusieurs à la fois, traversé par des forces sociales, idéologiques et politiques propres à l'époque et au lieu discursifs. Cette approche s'accorde d'une part avec une volonté de connaître le contexte élargi de la production de l'œuvre, mais elle aidera aussi, d'autre part, à dédramatiser la position d'altérité qui est celle du traducteur « étranger » face à la culture de « l'autre ». Malgré (*ou à cause de*) sa dimension décoloniale, *I Am Women* s'inscrit en effet dans un contexte discursif euro-américain contemporain duquel, en tant que traductrice, je ne suis pas totalement étrangère. Le travail herméneutique le plus difficile consistera à départager dans le discours de l'auteure ce qui relève proprement de la culture et de l'expérience autochtones (et à le comprendre comme tel) de ce qui n'en relève pas directement. Les approches postcoloniales rappelleront ici les dangers de la distorsion du sens, et la nécessité de garder en tête les rapports de pouvoir propres aux contextes coloniaux, dont la position même de la traductrice<sup>14</sup>.

### Position de traduction

La position de traduction présentée dans cette dernière partie vise explicitement à répondre à ces derniers problèmes. En dépit des éléments intertextuels communs montrés par l'approche sociocritique, il faut prendre au sérieux l'altérité du texte et trouver des moyens de réduire l'écart culturel qui nous en sépare. J'ai déjà fait remarquer l'importance de connaître les différents contextes de sens qui structurent le discours de l'auteure; quoi faire de plus? Le problème le plus difficile à régler s'avère somme toute l'éloignement du contexte culturel autochtone. Aussi, ma position de traduction donne-t-elle deux réponses à ce problème: l'optique de la chercheuse et l'exigence de rester près de l'œuvre, de sorte à produire un texte homologue qui soit le plus juste possible, au sens décrit par Gouanvic.

Remarquons d'abord que ces deux réponses sont reliées entre elles. L'optique de la chercheuse consiste en premier lieu à acquérir une connaissance intime de l'œuvre, jusqu'à l'auteure si possible. Elle vise ainsi à donner au traducteur un accès privilégié au texte et permettre de s'en imprégner au maximum. Le cadre restreint du présent texte ne permet pas d'envisager un développement complet en ce sens, mais celui-ci sera nécessaire si je décide de procéder plus tard à la traduction complète du livre, ce qui n'est pas exclu. Malgré cette limite, il est possible d'imaginer des moyens assez simples pour réaliser cette tâche, lesquels peuvent se diviser en trois pôles: la connaissance expérientielle de la culture et des traditions autochtones; la connaissance de l'auteure; et la connaissance intime de l'œuvre. Grâce à mes recherches antérieures, j'ai déjà acquis une certaine connaissance théorique de la culture et des traditions autochtones. Pour accéder à un savoir expérientiel plus direct, ce qui est primordial dans le cas des cultures autochtones, il me serait toujours possible de visiter des réserves, notamment par l'entremise des pow-wows, d'aller à la rencontre de femmes autochtones d'ici, et de m'imprégner des productions culturelles, par exemple des romans, pièces de théâtre, films, etc. Pour accéder à une meilleure connaissance de l'auteure, l'idéal serait certainement de la rencontrer, puisqu'elle est encore en vie et enseigne tout près, à l'Université de Toronto. Dans l'impossibilité immédiate d'une telle rencontre, il demeure néanmoins possible de visionner des

<sup>12</sup> *Ibid.* Je souligne.

<sup>13</sup> Annie Brisset, « Cultural Perspectives on Translation », *loc. cit.*, pp. 75-76.

<sup>14</sup> *Ibid.*, pp. 71-72.

entrevues et des conférences de Maracle, dont plusieurs sont disponibles sur le web. Enfin, une lecture intégrale de l'œuvre sera nécessaire, par quoi j'entends l'ensemble des livres – essais, romans et poésie –, mais aussi des études qui ont pu être réalisées sur l'auteure et sur l'essai ciblé en particulier. Il serait aussi opportun, si de tels écrits existent, de consulter des analyses réalisées par des intellectuels et intellectuelles autochtones sur leur rapport à l'anglais et le fait d'écrire dans une langue coloniale.

La deuxième partie de la réponse, soit l'idée de rester près de l'œuvre, implique une dimension herméneutique essentielle au travail de traduction. Par-delà la simple analyse de contenu, il conviendrait de procéder à un examen approfondi des structures internes du texte, de sa rhétorique et de sa stylistique. Analyser de près la façon dont *la forme* se modèle d'après les codes culturels du texte, par exemple, pourrait m'aider à mieux rendre la force du *ton*, de même que l'expérience émotionnelle qu'il véhicule. Les cadres théoriques développés plus haut favoriseraient certainement une telle entreprise, de même qu'une approche de lecture holistique, sensible à la circularité de l'écriture et du langage.

### Bibliographie

- Brisset, Annie (2010). « Cultural Perspectives on Translation », *International Social Science Journal*, vol. 61, n° 199, 69-81.
- Chamberlain, Lori (1988). « Gender and the Metaphorics of Translation ». *Signs*, vol. 13, n° 3, 454-472.
- Deloria Jr., Vine (1973). *God is Red: A Native View on Religion*, New York, Grosset & Dunlap.
- Gouanvic, Jean-Marc (2001). « Ethos, éthique et traduction : vers une communauté de destin dans les cultures », *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction*, vol. 14, n° 2, 31-47.
- Lévi-Strauss, Claude (1962). *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Maracle, Lee (1996). *I Am Woman: A Native Perspective on Sociology and Feminism* [1988], Vancouver, Press Gang.

- Maracle, Lee (1990). *Bobbie Lee: Indian Rebel* [1975], Toronto, Women's Press.
- Maracle, Lee (1990). *Sojourner's Truth and Other Stories*, Vancouver, Press Gang Publishers.
- Maracle, Lee (1992). *Sundogs*, Penticton, Theytus Books.
- Maracle, Lee (1993). *Ravensong: A Novel*, Vancouver, Press Gang Publishers.
- Maracle, Lee (1994). « Oratory Coming to Theory », dans *Essays on Canadian Writing*, 54, 7-11.
- Maracle, Lee (2000). *Bent Box*, Penticton, Theytus Books.
- Maracle, Lee (2002). *Daughters are Forever*, Vancouver, Polestar.
- Maracle, Lee (2002). *Will's Garden*, Penticton, Theytus Books.
- Maracle, Lee (2010). *First Wives Club: Coast Salish Style*, Penticton, Theytus Books.
- Maracle, Lee (2014). *Celias' song*, Toronto, Cormoran Books.
- Perreault, Julie (2015). « La violence intersectionnelle dans la pensée féministe autochtone contemporaine », *Recherches féministes*, vol. 1, n° 2, 33-52.
- Silko, Leslie Marmon (1977). *Ceremony*, Londres, Penguin Books.

Extrait choisi : Lee Maracle, *I am Woman. A Native Perspective on Sociology and Feminism* [1988], Vancouver, Press Gang Publisher, 1996, pp. 20; 22-23.

### Chapter 3: Isn't Love a Given?

I am appalled by the fact that I have been asked on numerous occasions to state my position on the question of women and lesbianism. What really appalls me is that the person thinks that I ought to take a position on the sacred right of women to love and be loved. Isn't love a given?

But if I am appalled at being asked, I am doubly appalled and shamed by the fact that the question needs to be answered. We have not come a long way, baby. The prohibition of women's right to choose is all-encompassing in North America. It is the most deep-seated bias in the history of class society. Racism is recent; patriarchy is old.

[...]

Please bear with me while I try to unravel the tangled roots of this bias against love and choice. We must try to look at why women reject women's right to choose, and understand why women treat the love between women as some sort of leprous disease that is contagious. I cannot write for women who love women; so far, the only lovers in my life have been men. I *can* address the feeling of homophobia which preclude our ability to accept lesbians among us.

Homosexuality has been named abnormal. If love were a matter of mathematics, averages and so forth, then that would be a fitting way to look at it, since the majority of us are heterosexual. However, love is a thing of the spirit. It finds its major expression through the heart and body. Since contemporary society is based largely on the economics of class and power, norms and mathematics usually prevail. The nature of love, its spiritual, emotional and physical origins are never considered in the white, male point of view.

### Chapitre 3 : L'amour ne va-t-il pas de soi?

Que l'on m'ait si souvent demandé de me positionner sur la question des femmes et du lesbianisme me consterne. Ce qui me désespère dans tout cela, c'est que l'on suppose que je dois avoir une opinion sur le droit sacré des femmes à aimer et à être aimées. L'amour ne va-t-il pas de soi?

Mais si je m'étonne qu'on me pose la question, je suis encore plus consternée et gênée que l'on exige une réponse à celle-ci. Il nous reste du chemin à faire, mes chéries. La proscription du libre choix des femmes se retrouve partout en Amérique du Nord. C'est le préjugé le plus profond de l'histoire des classes sociales. Le racisme est jeune à côté du patriarcat.

[...]

Je vous demande de me suivre tandis que je m'efforce d'exposer les racines de ce préjugé contre l'amour et le choix. Nous devons comprendre pourquoi les femmes rejettent le droit de choisir des autres femmes, et traitent l'amour homosexuel comme une maladie contagieuse, du type de la lèpre. Je ne peux écrire au nom de celles qui aiment les femmes; jusqu'à maintenant, je n'ai eu que des hommes pour amants. Mais je *peux* certainement discuter du sentiment d'homophobie qui nous rend incapables d'accepter les lesbiennes parmi nous.

On a fait de l'homosexualité quelque chose d'anormal. Si l'amour était affaire de mathématiques, de moyenne et ainsi de suite, ce serait là une bonne façon de voir les choses, puisque la majorité d'entre nous sont hétérosexuels. Mais l'amour relève de la spiritualité. Il est chose du cœur et du corps. Or la société contemporaine repose en grande partie sur une économie de classe et de pouvoir; ce sont donc les normes mathématiques qui prévalent. La nature de l'amour, ses origines spirituelles, émotionnelles et physiques, reste invisible dans la perspective de l'homme blanc.

When men talk about love between people of the same sex as abnormal, they are not referring to love at all, but to sex. Since we are speaking about love, we will have to ignore the male viewpoint. When women refer to women who love women as unnatural, what they really mean—and this is pathetic—is that it is almost unheard of, and, they agree, it is not allowed. Men loving women is almost unheard of: does its scarceness make it abnormal, unnatural? Any love women can garner for themselves will appear unnatural if women are generally unloved.

Nowhere in the white, male conception of history has love been a motive for getting things done. That is unnatural. They can't see love as the force which could be used to move mountains, change history or judge the actions of people. Love/spirit is seen as a womanly thing and thus is scorned. Women love their sons but men influence, direct and control them. Women love their husbands; men provide for women in exchange for a stable home and conjugal rights and that ever-nurturing womanly love. Men scorn love. We are expected not only to accept this scorn in place of love, but to bear untold suffering at the hands of men. That there is violence in North American homes is taken for granted: "Everyone knocks the wife around once in a while." And does anyone want to admit that very often after a beating on a drunken Friday, a woman is expected to open up to further scorn by moaning and groaning happy sounds while the man who beat her helps himself to her body?

[...]

To be frank, my friends, if that is how we feel about ourselves, then it is quite likely that we are going to be vitriolic about women who are not victimized in the same way. A woman who has found love apart from men is seen as a traitor just as a woman who has found the love of a gentle man is seen as undeserving. He, of course, must be a wimp—pussy-whipped. In our society it is loving women that is prohibited.

Lorsque les hommes qualifient l'amour entre personnes de même sexe d'anormal, ce n'est pas l'amour qu'ils ont en tête, mais le sexe. Puisque nous parlons d'amour, il nous faudra ignorer le point de vue masculin. Quand les femmes laissent entendre que l'amour entre femmes n'est pas naturel, elles veulent surtout dire – et cela est pathétique – que cette pratique n'est pas courante, et qu'elle est interdite. L'amour des hommes envers les femmes est pourtant tout aussi rare; cela en fait-il une anomalie, quelque chose de non naturel? Toute forme d'amour que les femmes peuvent se donner entre elles semblera scandaleuse si, règle générale, elles ne sont pas aimées.

Jamais dans la conception blanche, masculine de l'histoire l'amour n'a-t-il été un motif d'action. Cela n'est pas naturel. Les hommes ne sont pas en mesure de voir dans l'amour une force capable de mouvoir des montagnes, de transformer l'histoire ou de juger les actions des peuples. Par son caractère spirituel, l'amour est associé à la femme et, donc, méprisé. Les femmes aiment les fils que les hommes influencent, dirigent, contrôlent. Les femmes aiment leurs maris; ceux-ci les entretiennent en échange d'un foyer stable, de leurs droits conjugaux, et des sempiternels soins féminins. Les hommes méprisent l'amour sans en donner. Nous devons non seulement l'accepter, mais taire aussi les souffrances qu'ils nous font vivre. La violence est chose commune dans les foyers nord-américains : « tout le monde bat sa femme de temps à autre ». Et qui reconnaîtra le mépris redoublé de celle de qui l'on exige encore, un vendredi trop arrosé, de gémir en souriant tandis que l'homme qui vient de la battre s'approprie librement son corps?

[...]

Pour dire vrai, chères amies, si c'est ainsi que nous nous éprouvons nous-mêmes, il n'est pas surprenant que nous soyons si virulentes à l'égard des femmes qui échappent à cette victimisation. Celle qui a trouvé l'amour en marge des hommes est perçue comme une traîtresse, comme on dit de celle qui connaît l'affection d'un homme doux qu'elle ne le mérite pas. Il doit bien sûr être un lâche – une femmelette. Dans notre société, aimer les femmes est l'interdit le plus grave.